

Une petite nouvelle en passant.

LA SAUVAGERIE ET LES SOCQUES

Lundi matin.

Le jour se lève sur la vallée de la Doire; la nature, saisie d'une impatience croissante, exprime des parfums dispersés à foison par une douce brise; le soleil lèche déjà les plus hautes cimes des montagnes valdôtaines et les martinets, tout récemment de retour, se lancent dans leur ronde infernale ponctuée de cris joyeux.

Tôt levés, les chauffeurs et les terrassiers de l'entreprise « CAVORIN père et fils » s'apprêtent à relancer leur chantier endormi depuis la fin de la semaine passée. Les camions alignés, bennes levées, attendent la traditionnelle inspection hebdomadaire qui donnera le top départ à une nouvelle et folle journée de travail. Les niveleuses et les bulldozers ronronnent d'impatience ; des hommes, casse-croûtes à la main, finissent leur petit déjeuner...

Soudain, un bruit fracassant et brutal, rompt cette ambiance quasi champêtre. Affolement général ! Défaillance d'un système hydraulique ! La benne d'un camion vient de s'affaisser sur son châssis, écrasant le pauvre mécano qui lui accordait toute son attention.

Un silence profond enveloppe ce bout de route tout juste amorcé. Les hommes, pétrifiés et rendus fous par l'affreux accident qui vient de se produire finissent par comprendre que leur copain, leur jovial compagnon, leur ami, Ed, vient de mourir d'un seul coup , sans le moindre cri.

Plus personne ne bouge...Nul n'ose s'approcher de cet horrible mélange de ferraille et de chair humaine...

Puis, renversement de situation, tout change ! Une folle révolte explose face à l'acceptable. Des cris de bête blessée se perdent jusque dans le lointain ; des courses éperdues se transforment en danses macabres ; des coups de poing dépités atteignent les poitrines et les dos des plus proches compagnons, pour rien, tout bêtement, pour permettre aux hommes de manifester leur impuissance et leur désespoir.

Les premiers venus essaient de soulever la benne, en vain. Elle ne bouge pas. Les secours sont appelés.

Ambulances, pompiers, grue dépanneuse, arrivent quelques minutes plus tard et s'installent dans un désordre total vite contrôlé et pris en main par les carabiniers.

Le jeune patron, Jean-Pierre Cavorin, immédiatement prévenu, arrive sur les lieux dans sa Lancia puissante. Déjà au téléphone, il communique, cela se devine, avec son grand ami, Raoul

Ducastel, Président de la Région autonome, car cette route contestée a été lancée par complaisance pour favoriser l'activité de l'entreprise « CAVORIN père et fils » actuellement en difficulté. Cette situation nouvelle dérange et inquiète forcément. Faveurs ! Faveurs ! Vous finissez par devenir odieuses et embarrassantes, même lorsque le sort vous accable à l'improviste.

La benne est enfin soulevée ; le corps d'Edmond est dégagé avec d'infinies précautions. Les carabiniers rédigent les premières lignes de leur constat. Mètre en main, appareil photo en bandoulière, tels des journalistes, ils commencent leur enquête ; le camion défaillant est mis sous séquestre et remis sur le terrain là où sommeillent encore les autres camions. L'une des ambulances est désignée pour accomplir la tâche funèbre. Elle emporte les restes du pauvre Ed. et s'en va, sirène grande ouverte, en poussant un long lamento à donner la chair de poule aux plus endurcis des hommes.

Des curieux accourent ; le chantier de la mort déborde de monde. L'atmosphère devient électrique. Alors, survient l'inattendu dans une situation semblable. D'un seul coup de sifflet long et strident, suivi de trois coups brefs, le contremaître, Jean-Jean, rappelle tout le monde à la dure et inhumaine discipline du chantier. Il agit sur ordre du patron conseillé depuis le bureau de la Présidence : « Ne pas laisser traîner les choses » ; « La situation doit être tenue en main ». « Le travail doit reprendre sans retard, comme si rien ne s'était produit ! » Dans les travaux publics, c'est comme au cirque, on est vacciné par la mort et autres accidents graves. Chacun doit comprendre qu'après un choc semblable, la reprise est nécessaire, non pour oublier, mais pour ingurgiter le terrible ; non pour un salaire, mais pour avaler l'amère potion. Le rendement et la poursuite de l'ouvrage ou du spectacle commencé demeurent plus forts que la peine et le chagrin. Plus forts que l'abattement, plus fort que tout. Une tradition !

Instruits par des expériences précédentes, Les gens du pays disent, répètent et jugent sans égard :

-« sur leurs chantiers, les Cavorin sont sans pitié ! »

Coup, de sifflet ou pas, Albert, l'ancien, l'homme d'expérience le plus respecté du chantier, l'âme enrubannée de noir, la conscience au bord de l'implosion, calme l'ardeur du contremaître et retarde la reprise du travail sans se soucier des directives patronales. Il prend le temps qu'il faut pour accorder à chacun de ses camarades un mot, une parole, une tape sur l'épaule, voire, une accolade aux plus touchés. La journée sera longue, mais la vie, celle qui demeure, ne meurt pas d'un coup, elle ne s'en va qu'un peu à la fois ! Elle finira bien par reprendre le dessus.

La vie... ! La vie... ? Oui, elle peut tout remettre en cause, mais Edmond Busquet, le père de famille happé par cette odieuse machinerie appelée « travail » ne sera pas oublié de sitôt...

Il est quinze heures de ce même jour.

Une Lancia arrivant de Bard, emprunte la route d'Hône. Au volant, Jean-Pierre Cavorin, accompagné d'un dur, un bon à rien : Paul Obertin, dépêché sur les lieux par le Président Ducastel. Cet homme est chargé de suivre toutes les questions délicates de la Région, et cette fois, plus que jamais, il pourrait bien être utile. Deux autres voitures bien chargées, complètent le cortège. Le patron du chantier et son escorte n'éprouveront aucune difficulté pour trouver le domicile des Busquet, car une haie importante de plusieurs dizaines d'amis et voisins du village trace la voie à suivre aussi sûrement que les rails d'un chemin de fer. Un silence profond et méprisant précède ce cortège de malheur.

La crainte habite l'impitoyable patron, mais il sait qu'il ne risque rien. Obertin est près de lui ! Son escorte est formée pour ce genre d'expédition et, de plus, les gens de ce pays alpin, savent souffrir en silence et avec une dignité toute montagnarde. Rares sont les colères et les manifestations.

La voiture noire et blanche, rutilante, frottée et essuyée à la peau de chamois, tous chromes dehors, s'arrête devant une maisonnette bien entretenue et presque souriante. Les rideaux d'une propreté irréprochable sont encore tendus comme pour attendre le chef de la famille parti tôt le matin. Le bonheur habitait encore entre ses murs avant d'en sortir précipitamment, mais les volets mi-clos montrent que le vide s'est, déjà, installé-là.

Les voitures s'arrêtent. Les gens du village s'agglutinent autour. Cavorin quitte la Lancia, les mains vides, car il n'a jamais su quoi apporter dans ces cas très ennuyeux pour lui. Un des accompagnateurs frappe à la porte... Rien ne bouge. Autre tentative. Une fillette toute blonde aux cheveux bouclés, se présente tête haute, et disparaît à l'intérieur, aussitôt suivie par le patron porteur de la mauvaise nouvelle. Obertin le suit ; les voisins le voient entrer avec dégoût dans ce lieu frappé par le travail.

Une ou deux minutes passent... Un cri atroce de bête blessée retentit dans la ruelle. Les amis inquiets s'interrogent, les rangs se resserrent : Certainement un cri de la pauvre femme, mère et veuve !

Pas évident. L'apparence est autre, car tous les accompagnateurs du patron se précipitent, se bousculent, entrent en force dans la maisonnette et en ressortent immédiatement. Ils soutiennent Monsieur Cavorin, révolté par la douleur, la main droite dégoulinante de sang et l'installent avec précaution, dans sa voiture où les premiers soins lui sont prodigués. Obertin prend place en essuyant sa veste tâchée de sang.

Trois enfants solidairement assemblés, muets, se tenant par la main ; un petit gamin de cinq ans, pas plus ; une fillette de huit ans, environ, et un garçon un peu plus grand, le nez en sang et un œil marqué par un coup reçu, observent, sans émotion apparente, l'affolement de ces gens venus d'ailleurs leur apporter le malheur. Enfin, la Lancia du patron essaie d'avancer, elle roule lentement pour échapper à la foule, puis elle démarre en trombe et quitte enfin Hône.

Sur place la foule se densifie, des hommes et des femmes du village de Pontboset situé en amont de Hône arrivent d'un bon pas, mais encore rien ne filtre du lieu de la rencontre patron-famille. À l'évidence, quelque chose de grave s'est produit. La mère ? L'épouse ? Mais quoi ? Qui ?

Enfin, Louis Busquet, le frère aîné d'Edmond apparaît sur le pas de la porte. Il est blanc comme un linge, bouleversé, et pourtant, une grande fierté se lit au fond de ses yeux. L'oncle des enfants ne prononce que quelques mots :

- Mon neveu Abel, après avoir écouté la terrible nouvelle apportée par le patron de son père, s'est affolé lorsque sa mère s'est évanouie. Il trépidait encore lorsque Monsieur Cavorin a voulu lui passer la main sur les cheveux. Alors, Abel s'est cabré d'un coup. Il a saisi le poignet du patron et l'a mordu profondément à la main droite. Âgé de onze ans, mon neveu s'est senti subitement responsable de toute sa famille et il a agi en chef de famille. Il n'a pas perdu de temps pour exercer ses responsabilités. Ils l'ont battu pour lui faire lâcher prise. Vous comprenez le geste de mon neveu n'est-ce pas ? Vous allez le protéger, j'en suis bien certain.

Les voisins et les amis approuvent par un long et poignant silence, puis, juste au moment où surgit la voiture des carabiniers, un cri s'élève :

- Abel, fils d'Edmond, tu es digne de nos Socques !

Et les gens se mettent à scander : calmement :

- Abel, tu es digne de nos Socques... ! Digne de nos socques.. !... Digne de nos socques... !

Une litanie et des mots anciens signifiant que le peuple n'a rien oublié de l'Insurrection des Socques de Noël 1853 :

- Digne de nos Socques... ! Digne de nos Socques... !

Obertin revient dans la voiture du syndic qu'il est allé quérir à la Maison communale. Il s'oriente vers les carabiniers de retour, eux aussi. Ensemble, ils parlementent un instant, puis Obertin appelle le syndic, lui dicte quelques mots et les trois hommes entrent sans trop de gêne, dans la maison endeuillée, en happant au passage, les trois enfants, sans adresser une parole à l'oncle qui n'a visiblement pas l'intention de se laisser oublier.

A l'intérieur la tristesse domine, la maman est assise près de la cuisinière, elle surveille une casserole sur le feu tout en pleurant. Des mots sont échangés entre les carabiniers et Obertin ; Les deux hommes ont reçu l'ordre de se saisir de l'enfant et complotent pour surprendre tout le monde. Le Syndic intervient à son tour. Il discute avec Obertin, des mots et des paroles s'entrechoquent : « Sauvagerie inacceptable » « douleur insurmontable » « punition » « commisération », « juste réaction », « sanctions », « prison ». Au mot prison, l'oncle devenu méfiant, s'avance et prend la main de son neveu Abel. Le syndic dit qu'il ne partage pas les intentions des deux compères répressifs et entraîne hors de la maison l'oncle et le neveu.

La foule qui commençait à craindre une solution inhumaine souffle un peu, mais la protestation enfle :

- Abel, fils d'Edmond, tu es digne de nos Socques ! Digne de nos socques.. !... Digne de nos socques... !

Les nouveaux arrivés de la commune de Champorcher, le village le plus en amont, entendent les cris et accourent, pour participer eux aussi :

- « Digne de nos socques.. !... Digne de nos socques... !

Abel et son oncle sortent de la maison main dans la main du syndic sous des applaudissements nourris ! Les carabiniers et Obertin n'apprécient pas et font un crochet pour éviter la foule. Obertin est conspué. Un autonomiste bien connu et très estimé dans le village interroge :

- Qu'allez-vous faire de notre Abel, ce brave garçon ?

Le maréchal des carabiniers répond :

- Un acte de sauvagerie comme celui-là se paie.

La foule répond immédiatement, en s'approchant du véhicule des forces de l'ordre. Le mot d'ordre raccourci plaît aux manifestants de plus en plus décidés :

- Digne de nos socques.. !... Digne de nos socques... !

L'autonomiste regimbe :

- de quelle sauvagerie parlez-vous ? Celle de l'entreprise ou celle de ce garçon ?

Obertin :

- Une main estropiée ne vous suffit pas ?

Le brave homme réplique :

- Un père de famille écrabouillé vous convient mieux ?

Obertin, s'approche du protestataire :

- La faute doit se payer.

Le syndic proteste à son tour :

-Nous ne laisserons pas séparer Abel des siens.

La foule approuve. Par un mouvement lent et déterminé, elle enferme Obertin dans le carré de carabiniers appuyé au véhicule. Le maréchal des carabiniers confirme la position d'Obertin :

-Une sauvagerie comme celle-là j'en ai rarement vu.

L'homme depuis la rue :

- La sauvagerie, votre sauvagerie, la voilà ! Vous ne trouvez rien de mieux que de séparer des enfants qui viennent de perdre leur père et de retirer le fils aîné à sa mère. Belle mentalité !

Obertin prend le jeune Abel par la main pour le tirer vers lui. La foule toujours plus déterminée, fait un pas en avant et rend le geste du provocateur impossible. L'autonomiste soutenu par la foule crie une mise en garde :

- Attention, Obertin ! Ne touche pas à cet enfant, tu pourrais le regretter. N'y touche pas, surtout pas toi. Souviens-toi de l'Insurrection des Socques !

Et la foule reprend :

- Abel, est digne de nos Socques... ! Digne de nos socques.. !... Digne de nos socques... !

Obertin, fait front. Le syndic intervient à son tour. Il s'approche de l'oncle et lui parle calmement. Louis Busquet opine de la tête, alors le syndic met la main d'Abel dans celle de son oncle et lui en confie la garde. Obertin désapprouve par des gestes confus. La foule se fait insistante :

- Digne de nos socques.. !... Digne de nos socques... !

Le Maréchal des carabiniers sentant sa mission bien mal partie, consulte ses supérieurs, la foule s'énerve :

-Abel, est des nôtres, il est digne de nos Socques... ! Digne de nos socques.. !... Digne de nos socques... !

Le syndic, aux carabiniers :

Vous n'avez pas le droit de séparer Abel de sa famille ! Souvenez-vous de l'Insurrection des Socques !

Obertin rit et répond, agacé :

-Les socques c'était en 1853, nous sommes en 2009 !

La foule gronde et Obertin en colère, essaie de rejoindre le maréchal. Les carabiniers sortent de leur voiture pour l'empêcher de les approcher, car l'ordre est venu de lever le siège. Obertin crie :

-Vous n'allez pas m'abandonner ici ! Ils vont m'étriper ! Nous nous reverrons !

Les carabiniers, oreilles rabattues comme des loups en fuite, démarrent sec, mais ils ne vont pas loin et le syndic trouve le temps de leur dire :

n'oubliez pas que nous sommes au pays des Socques ! N'oubliez pas notre autonomie.

Portière entrebâillée, le maréchal ajoute :

- Votre autonomie on s'en moque ! Ici c'est nous qui commandons !

Une pierre tombe sur le toit de la voiture, une autre atteint le pare-brise qui s'étoile de belle manière. Le maréchal hurle :

- Nous tiendrons compte de tout, de la sauvagerie du gamin et de votre comportement !

Les mots de trop qu'il ne faut jamais prononcer dans ces situations-Là. La colère éclate, les manifestants chahutent la voiture qui tangue dangereusement. Le triste Obertin prend ses jambes à son cou et détale lamentablement. Il trouvera certainement un abri, quelque part du côté de la Présidence. Des cris et des voix montent de toutes parts en direction des carabiniers :

- Et les quatre morts déjà alignés par l'entreprise « Cavorin » Vous allez les prendre en compte quand ? Un corps écrasé et une main mordue où se trouve la sauvagerie ?

La foule reprend :

-Abel, tu es digne de nos Socques... ! Digne de nos socques.. !... Digne de nos socques... !

Ainsi va la vie !

Encore une Affaire à suivre sous la protection de notre peuple.

Vigilance ! Vigilance ! Toujours !

Fin

Parfait JANS

14 OCTOBRE 2009